

revue de presse

La guérilla des animaux

Camille Brunel

PRESSE ÉCRITE

France Info, 19 juillet 2019

Polar d'été. "La guérilla des animaux" de Camille Brunel

Avec *La guérilla des animaux*, Camille Brunel, professeur de Lettres mais aussi militant de la cause animale, nous décrit la dérive vengeresse et radicale d'un jeune antispéciste. Un militant qui va parcourir le monde pour rendre justice aux animaux. C'est un roman atypique, un roman militant pour servir la cause animale mais néanmoins captivant comme un roman d'aventure.

"C'est l'idée de faire passer ce que j'ai découvert moi-même en lisant les philosophes sous forme d'histoire romancée. Très souvent c'est peu digeste. Lorsqu'on lit quelque chose de militant on se sent souvent directement avec le couteau sous la gorge donc je pense que c'était important de faire passer la pilule avec un peu de fiction et avec le même plaisir que celui de lire un roman d'aventure. C'était un peu une inspiration de Tarantino : d'abord on se justifie, après on flingue."

Ainsi, Camille Brunel imagine dans sa fiction un personnage radical et violent, nécessaire à la fois au récit et pour répondre à une humanité cruelle et sans morale. *La guérilla des animaux* est un roman qui laissera forcément quelques traces quand vous regarderez, par exemple, l'étal de votre boucher. Dans cette œuvre littéraire, il y a même deux chapitres dans lesquels le narrateur est un requin pour l'un et une éléphante pour l'autre. "Le requin parle un peu comme l'étranger de Camus, car l'idée était de montrer que l'animal devenait étranger à son environnement", explique l'écrivain : « J'ai veillé à m'inspirer autant que faire se peut des dernières découvertes en termes d'éthologie animale. »

C'est un roman qui interroge également sur le sens de l'engagement. La survie des animaux passe-t-elle forcément par la fin du règne des hommes ? Camille Brunel pose cette question dérangement. Enfin, c'est un roman qui n'est pas sans rappeler la Trilogie de Mino et particulièrement le *Zoo de Mengele* du norvégien Gert Nygardshaug.

Gilbert Chevalier

Babelio, 19 octobre 2018

Entretien avec Camille Brunel

Après votre essai Vie imaginaire de Lautréamont en 2011, vous publiez cette année votre premier roman, La Guérilla des animaux, l'histoire de la radicalisation d'un militant animaliste devenu misanthrope, qui souhaite carrément l'extinction de l'espèce humaine. Comment avez-vous travaillé sur ce livre, du choix du sujet jusqu'à sa publication ?

Tout est parti de la scène du prologue, dans la jungle, qui est la concrétisation d'un fantasme très primaire : venger sur place, immédiatement, le massacre des animaux sauvages. Mais très vite, ne se préoccuper que des animaux sauvages m'a semblé très insuffisant, pour ne pas dire injuste. C'est bien la relation de l'humain à tous les animaux qui me paraît viciée, pas uniquement aux plus beaux ou aux plus libres.

Parce qu'il était hors de question d'écrire un roman de l'extérieur, en touriste, je suis devenu végétarien et j'ai commencé à militer avec toute la ferveur dont j'étais capable, pour me rapprocher le plus possible du personnage que je voulais décrire. J'ai énormément appris d'un côté sur le militantisme en rejoignant le mouvement animaliste, mais aussi sur sa philosophie en découvrant les textes des *Cahiers antispécistes*, et sur la cognition animale via les textes des éthologues.

C'était un travail tel qu'il ne pouvait se cantonner à la partie de ma vie consacrée à l'écriture. Il fallait que cela devienne ma vie, sinon ce n'était pas la peine. Il fallait que l'apprentissage soit permanent, sinon je n'avais aucune chance d'aller suffisamment loin pour apporter quoi que ce soit au débat. J'ai étudié l'animalisme au cinéma, dans

la littérature, j'ai visité des parcs animaliers et manifesté contre eux, assisté à toutes sortes de happenings. Je le fais toujours maintenant que le livre est fini, évidemment. De façon plus prosaïque, je suis parti de la biographie de Gandhi, que j'ai décalée de cent ans dans le futur. Cela m'a donné une structure grossière pour la trame d'origine. J'avais aussi une série de tableaux en tête, que j'ai disposés à ma guise sur cette trame. L'assemblage s'est rapidement mis à produire du sens. Ensuite, il n'y avait plus qu'à écrire. Le premier jet m'a pris deux ans, mais je n'ai jamais cessé de le retravailler jusqu'à la publication en 2018.

Votre style et le rythme du livre, avec ses chapitres très courts, dégagent une forme d'urgence qui fait écho à la disparition rapide des animaux, provoquée par des êtres humains présentés comme plus cruels que jamais. Ce lien entre fond et forme était-il réfléchi dès le départ, ou est-ce venu en écrivant ?

Il y a beaucoup de choses réfléchies dans le livre, mais le style n'en fait pas vraiment partie. Disons qu'étant très expansif dans les images et le récit, j'essaie de l'être un peu moins dans le style, de rattraper un peu de sécheresse de ce côté-là, ce qui explique la brièveté, parfois la brusquerie de certains passages. Mais oui, cette dureté du style, et la rapidité impitoyable des chapitres, vont de pair avec le sentiment d'urgence face à l'incendie géant qui ravage le monde animal. Ce que je veux dire c'est que ça a plus à voir avec qui je suis qu'avec quelque chose que j'aurais fabriqué à l'occasion. Ce qui est certain, c'est que c'était là dès le départ, même si le travail du texte, dans la plupart des cas, a consisté à couper des phrases trop longues ou à raccourcir les passages dès que les éléments nécessaires à la compréhension du mouvement, de l'image et de l'idée étaient déjà tous présents.

Après les expériences du militantisme violent entre les années 1960 et 1980 (à l'extrême gauche comme à l'extrême droite), après le combat social qui enflamme parfois les cités, vous présentez un fils de bonne famille qui prend lui aussi les armes. La cause animaliste représente-t-elle pour vous aujourd'hui un absolu de la lutte, du militantisme ?

Un absolu, c'est-à-dire la lutte ultime, la lutte des luttes ? Honnêtement j'ai envie de répondre oui, même si ça va sembler excessif. Je pense vraiment que le rapport aux

animaux est à la source de tous nos maux, sexisme, racisme, classisme, capacitisme, etc, et que cette source est dans un bunker d'autant plus imprenable que même les personnes humaines visées par des oppressions ne pensent pas forcément à s'y attaquer aussi, soutenant malgré elles les schémas de pensée qui les écrasent.

L'antispécisme a ceci de vertigineux qu'il s'attaque à toutes les formes d'essentialisme, toutes les étiquettes, les catégorisations hâtives : le monde animal étant infiniment varié, il oblige à s'adapter en permanence à la situation et aux individus concernés, sans s'appuyer au préalable sur les traits prédéfinis conférés par un quelconque groupe englobant. C'est une découverte permanente du monde, et la reconnaissance que sa complexité excède le savoir humain, ses lois, ses croyances, chose que notre civilisation si fière d'avoir marché sur la lune et inventé internet a tendance à oublier. L'antispécisme est humiliant au sens noble du terme, c'est une leçon d'humilité.

« *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend.* » Que vous évoque cette phrase, aperçue notamment sur des banderoles à Notre-Dame des Landes ?

Elle est très proche du mantra de Sea Shepherd cité dans *La Guérilla des animaux* évidemment : « Until they can defend themselves, we will do it for them. » J'aurais juste tendance à me méfier poliment des gens qui veulent défendre la « nature », mot certes pratique pour être compris du public, mais qui a tendance à mettre les animaux dans le même sac que les arbres et les rivières. Cela me dérange dans la mesure où c'est suggérer que la sentience, qui nous distingue du végétal, est négligeable dans le cas des animaux... Je suis proche des ZAD, et je les soutiens partout où elles existent, moins parce que je veux défendre la nature que parce qu'il s'agit d'environnements où vivent des individus non-humains, qui n'ont pas les moyens de combattre leurs envahisseurs. Mais l'idée de légitime défense appliquée au combat pour tout ce qui ne peut pas se défendre soi-même (chose qui caractérise pour le coup les arbres et les animaux, mais les enfants aussi) me séduit beaucoup, et je serais curieux de voir comment les avocats animalistes peuvent y avoir recours.

Vous présentez un futur proche très sombre, dans lequel la cause animaliste connaît un grand succès, puis se voit criminalisée : ce futur

vous paraît-il envisageable, au-delà de la fiction ? Votre livre est-il un message aux enfants de demain ?

Ce futur est malheureusement très envisageable, pas tant parce que l'animalisme risque de se radicaliser que parce que les démocraties où il a pu voir le jour sont en train de se radicaliser, elles, de se laisser gagner par une sorte de gangrène sécuritaire répugnante qui fait qu'à terme, on pourra se retrouver lourdement condamné pour avoir appelé au boycott de la viande d'agneaux ou filmé une chasse à courre. Le livre est un message aux enfants de demain, oui : il faut s'attendre au pire... Et ne rien tenir pour acquis. La fin du livre aurait été très différente si je n'avais pas été aussi effaré, comme tout le monde, de la vitesse et de la violence à laquelle les États-Unis ont pu passer de Barack Obama à Donald Trump.

Pourquoi y a-t-il selon vous un engouement aussi fort pour le véganisme et l'animalisme ces dernières années ? Et surtout, pourquoi cela n'a pas pu se manifester avec autant de force avant ?

Il y a trois raisons à la montée en puissance du véganisme et de l'animalisme dans nos sociétés ces dernières années. La première tient aux découvertes scientifiques qui ont été faites concernant l'impact écologique de l'élevage et l'intériorité des animaux (leurs « mondes intérieurs » comme dit Boris Cyrulnik), grâce à l'usage des dernières technologies d'observation notamment (de la caméra HD au satellite à l'IRM). La seconde tient aux réseaux sociaux, qui ont permis à ces découvertes scientifiques d'atteindre le grand public un peu plus rapidement que la nouvelle de l'héliocentrisme à l'époque. La troisième profite des deux premières : il y a 20 ans, les végétariens et les véganes se sentaient bien seul.e.s et lâchaient l'affaire au bout de trois dîners en famille et deux visites chez le docteur ; aujourd'hui, les réseaux sociaux se chargent de donner des informations et du courage. Il faut bien qu'ils aient de bons côtés...

L'animalisme n'avoue pas volontiers sa part de misanthropie. Dans la Lebensreform allemande du début du 20^e siècle, végétarisme et antisémitisme ne sont que des rubriques d'un souci plus général d'hygiène. Avec *La Guérilla des animaux*, Camille Brunei exprime sans fausse pudeur une haine de l'humanité puisant au plus noir du romantisme français de Michelet à Hugo et surtout Lautréamont (à qui il a consacré une *Vie imaginaire* en 2011). Voyant dans le règne animal un ultime sanctuaire de beauté et d'innocence dans un monde dévasté, son héros Isaac Obermann entreprend d'assassiner chasseurs et braconniers, bientôt secrètement financé par des réseaux écologistes liés à Hollywood qui en font une icône à la Che Guevara, produits dérivés à l'appui. Le dispositif du récit emprunte autant aux blockbusters apocalyptiques de Roland Emmerich qu'à Walt Disney. Ces ressorts ne sont pas dénués d'efficacité, comme dans la scène où le héros demande sobrement «pardon» à son chat devant un océan Pacifique vomissant des montagnes de plastique. Mais l'intérêt de l'ouvrage réside surtout dans la description des ressorts du panimalisme radical, à l'aide notamment de l'autoportrait » de l'auteur qui conclut le roman, La clé en apparaît tardivement, lorsque le héros explique à une enfant soucieuse d'inculquer le respect des animaux aux humains qu'« il faut qu'ils sentent |son| regard à l'intérieur d'eux». Ce regard intérieur est bien celui du Dieu du protestantisme, dans lequel l'auteur explique avoir été éduqué. Sous ce regard, la réalité est d'une vaste indifférence. Isaac parcourt un monde fait de lieux désincarnés, interchangeableables. Le progrès est technique, le sexe est fade. «Contre le monde, contre la vie», presque houellebecquien, ce nihilisme est bien de ce monde ci.

Laurent Perez

L'Hebdo du vendredi, 13 septembre 2018

« Les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre », écrivait le Comte de Lautréamont en 1869, en évoquant son lectorat. Une citation chère à Camille Brunel – il a d'ailleurs publié un ouvrage intitulé *Vie imaginaire de Lautréamont* en 2011 – et qui colle parfaitement à son dernier roman, *La guérilla des animaux*. « En écrivant ce livre, je voulais sortir le lecteur de sa zone de confort. » Pari gagné. Cette fiction nous plonge dans le combat d'Isaac, un jeune activiste de

la cause animale, et dans des scènes fascinantes, parfois d'une violence réaliste et déconcertante. On y découvre par exemple la perception d'un requin et son regard sur la façon dont l'humain a saccagé les profondeurs marines, on assiste au sacrifice d'une militante pour sauver un mammifère et ses petits, et l'on s'interroge sans cesse sur notre rapport aux animaux et sur l'importance qu'on leur accorde. Qu'ils soient sauvages, en captivité ou domestiqués.

Dès sa parution, *La guérilla des animaux* a suscité l'intérêt de nombreux médias. *Le Figaro*, *l'Obs*, *LCI*, *le Magazine Littéraire*, ou encore *Usbek & Rica*, titre dans lequel écrit régulièrement Camille. Mais si l'auteur cherche à réveiller les consciences, il fait preuve d'un certain pessimisme quant à l'avenir. « Il ne s'agit pas d'un livre écolo, et je suis ravi de voir qu'il n'est pas lu uniquement par des militants. D'ailleurs, les actions des écologistes n'ont pas vraiment fonctionné. Il est bien trop tard. Le plastique a envahi les océans, et on ne fera pas machine arrière en se mettant au vélo ou en devenant végane. » Pourtant, il est végane. Il se revendique aussi animaliste et se retrouve complètement dans l'antispécisme. « Ce courant de pensée ne se base pas sur une espèce à sauver mais sur des animaux, des individus. Il ne défendra pas les orangs-outans parce que leur espèce est menacée, mais parce qu'ils n'ont pas envie de mourir ou de voir leur habitat naturel détruit. Plus globalement, nous devons changer notre vision des animaux. On se pense fondamentalement différent de tout ce qui n'est pas humain. Il faut relativiser l'intelligence humaine, qui nous a tout de même fait faire pas mal de conneries au fil du temps, et descendre l'homme de son piédestal. »

Son totem ? « La baleine ! J'ai eu la chance d'en voir en Colombie-Britannique. C'est l'animal le plus beau du monde. » Et la chose la plus folle réalisée jusqu'ici pour défendre les animaux ? « Ecrire ce bouquin ! Je n'ai jamais libéré d'animal en captivité. Par contre, j'ai participé à un happening contre la vivisection sur le parvis de la cathédrale de Reims, et je me suis déguisé en personnel sanguinolent d'abattoir pour une manifestation à l'occasion d'Halloween. » Camille se partage entre Châlons et Paris, où il a été professeur de lettres pendant plusieurs années, et dévoilera fin octobre un nouvel opus sur la représentation des animaux au cinéma.

Sonia Legendre

L'Obs, 6 septembre 2018

Une cause, aussi juste soit-elle, autorise-t-elle le recours à la violence? Cette question qui ressemble à un sujet de philosophie du bac, Camille Brunel lui donne chair avec une fougue combative dans son premier roman. Ami des bêtes, son héros, Isaac, va peu à peu devenir un ennemi du genre humain. Pour mettre fin aux massacres répétés de baleines, tigres, panthères des neiges et autres espèces en danger, ce Don Quichotte végane se fait lui-même meurtrier et traque les chasseurs de tous poils à travers la planète. «Il fallait militer comme on tue: sans ambages, industriellement » Un livre d'aventure, radicalement militant.

E. P.

Le Nouveau Magazine Littéraire, septembre 2018

L'animalisme montre les dents

L'écoterrorisme n'est encore qu'une éventualité : lorsqu'on referme ce livre, on est convaincu qu'il finira par advenir. On suit en l'occurrence, de sa jeunesse (de nos jours) à sa mort (au milieu du XXI^e siècle), un militant animaliste, devenu une icône vengeresse de la cause : il n'hésite pas à trucider chasseurs friqués, braconniers, capitaine de baleinier, public de Marineland... Les exécutions donnent lieu à des chapitres cruels de précision, entrecoupés de récits plus elliptiques, au long cours, sur les phases existentielles, les doutes aussi, de l'antispéciste sans merci. L'auteur, trentenaire, ancien prof et critique de cinéma, précédemment auteur d'une *Vie imaginaire de Lautrémont* (autre manière de déployer un bestiaire déchaîné), ne cache pas ses convictions en la matière. Il ne s'agit pas pour autant ici de faire le prosélytisme de l'action violente - plutôt de donner à sentir la nausée, le dégoût cosmique au fondement de l'animalisme, ainsi que la solitude qui l'accompagne, une colère qui, à être si peu écoutée et partagée, pourrait bien virer à la misanthropie armée. Tour à tour farcesque et grave, le récit éclaire aussi, du coup, l'apparente violence de la rhétorique animaliste, les raccourcis râpeux qu'elle peut solliciter (notamment le rapprochement entre le massacre des bêtes et les camps

d'extermination). Le héros assume cette part de provocation caricaturale, arguant qu'il n'est plus temps de nuancer à l'heure de la sixième grande extinction. Cette radicalité répond surtout, comme en tendant un miroir, à la voracité du genre humain et à son industrie de mort.

Avec sa rage communicative, ce roman prouve que défendre coûte que coûte la cause des bêtes ne saurait être réduit à une seule sensiblerie autoritaire. En l'occurrence, cette colère rejoint un mobile fondamental de l'écriture : avoir honte d'être un homme, comme le disait Deleuze, « sauter hors du rang des assassins », comme l'écrivait Kafka, se désolidariser de sa propre espèce si, non contente d'être suicidaire à force d'addictions, elle emporte avec elle tout le reste du vivant, au risque de ramener la luxuriance terrestre à une page définitivement blanche.

Hervé Aubron

Page des libraires, août/septembre 2018

Pour Isaac, l'homme est un meurtrier. Il tue. Toujours plus et sans relâche. Ses victimes sont des animaux, pour la plupart inoffensifs. Face à ce carnage, le jeune homme a choisi de répondre par la violence: pour lui, l'homme est un mammifère comme les autres et n'a aucun droit sur ses congénères. Incarcéré plusieurs fois pour ses actions souvent meurtrières, tantôt décrié, tantôt adulé, Isaac devient une personnalité médiatique de la défense de la cause animale. Mais s'il est prêt à tous les sacrifices, jusqu'où cette escalade de violence entraînera-t-elle le reste du monde? Au fil de ses rencontres, Isaac explique, démontre, crie sa colère et son incompréhension, au risque de vouloir imposer à l'autre ses idéaux. Personne ne semble saisir l'ampleur du désastre jusqu'à l'arrivée de Yumiko dans sa vie, À travers la *Guérilla des animaux*, Camille Brunel traite avec passion d'un sujet on ne peut plus d'actualité. La toute-puissance de l'homme sur le monde animal, et s'interroge sur la manière dont nous pourrions faire évoluer les choses.

Eva Halgand, Librairie Fontaine Victor Hugo (Paris)

Livres Hebdo, juin 2018

L'homme ou la bête?

Dans le civil, le jeune Camille Brunel est professeur de lettres. Il a même publié, en 2011 chez Gallimard, une *Vie imaginaire de Lautréamont*. Il est aussi vegan et "animaliste", c'est-à-dire militant de la cause animale, noble combat à l'origine - devenu aujourd'hui une mode -, porté par des associations comme L214 et d'autres, qui font parler d'elles régulièrement par des actions coups de poing. On espère pour ces gens - et pour nous, reste de l'humanité - qu'ils ne deviendront jamais des Isaac Obermann, le "héros" de Brunel, un ayatollah, un fou furieux qui ne va pas hésiter à massacrer des milliers d'êtres humains - notamment lorsqu'il fait sauter le barrage des Trois-Gorges, en Chine, provoquant un gigantesque et meurtrier tsunami - soi-disant pour sauver des animaux en danger, maltraités, chassés, en voie d'extinction.

Tout commence au Rajasthan, Etat du nord de l'Inde, dans le parc national de Ranthambore, quand Isaac, qui campe dans la jungle, exécute une chasseuse yankee et deux braconniers indiens, qui venaient d'abattre une tigresse enceinte et un éléphanteau. Œil pour œil, défense pour défense! Illuminé, kamikaze, il va passer sa vie à traquer, éliminer tous ceux qu'il considère comme de nouveaux nazis, ses ennemis, et ceux de ses amis à quatre pattes, pour faire simple. Ainsi un équipage de baleiniers japonais, des chasseurs kirghizes, ou encore le public d'un parc aquatique, sans parler de tous les Chinois de la vallée inondée.

Tout cela se passe dans le futur, certes, mais relativement proche (Isaac s'endort en 2045), et la problématique est de plus en plus actuelle. Le roman est intelligent, bien écrit, un peu long toutefois (les "exploits" d'Isaac sont un tantinet répétitifs), volontiers abracadabrant et surtout angoissant: faudrait-il, pour sauver les animaux, faire disparaître les hommes, leurs ennemis mortels?

Jean-Claude Perrier

INTERNET

Mediapart, 31 juillet 2019

Camille Brunel, quand la fiction franchit la barrière des espèces

https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/310719/camille-brunel-quand-la-fiction-franchit-la-barriere-des-especes?utm_source=facebook&utm_medium=social&utm_campaign=Sharing&xtor=CS3-66&fbclid=IwARogkFYxlojO9BOawtSfm2PB786582Ibxq2aIrg1cJLadDk78nTGr1WBugU

L'animalisme est-il un antihumanisme ? Isaac Obermann ne craint pas de répondre par l'affirmative. Le personnage principal du premier roman de Camille Brunel, *La Guérilla des animaux*, réveille les ambiguïtés de chacun face au militantisme antispéciste. Analyse et entretien.

À la question « Pourquoi écrivez-vous ? » régulièrement posée, depuis un siècle tout rond, aux écrivains d'ici et d'ailleurs, on est tenté de hasarder que Camille Brunel répondrait : « Pour ne pas tuer. » Difficile en effet de ne pas songer qu'il a créé son personnage à seule fin de lui faire réaliser un fantasme qui lui est propre, et qui peut devenir celui du lecteur ou de la lectrice, chez qui le personnage en question suscite une adhésion ambiguë.

La *Guérilla des animaux* retrace en effet le parcours radical d'Isaac Obermann, militant antispéciste qui voue sa vie à la sauvegarde des animaux, à n'importe quel prix, fût-ce celui de vies humaines. La question centrale du livre - comme de l'antispécisme en général - pourrait être celle-ci, dans sa simplicité brutale : « La vie d'un seul braconnier vaut-elle celle de dix éléphants ? »

Elle fait écho à la question que le directeur de Sea Shepherd pose - dans la fiction du moins - au jeune militant désirant s'engager auprès de l'ONG dans la sauvegarde des animaux marins : « Seriez-vous prêt à mourir pour sauver une baleine ? » Réponse d'Isaac : « Je ne veux pas vivre en général. » Réponse elle-même chargée d'ambiguïtés, en ce qu'elle porte le soupçon sur ses motivations : qui ne craint pas la mort mérite-t-il l'admiration ? Le suicidaire fait-il un kamikaze honorable ?

D'ailleurs Isaac n'en mourra pas, il ne fera que perdre la vue, en une métaphore de son impuissance que l'auteur assimile à celle d'Œdipe, puni d'avoir commis le pire en voulant l'éviter. En revanche, il apportera la mort aux ennemis de l'animal : la scène liminaire du livre le montre terrassant une chasseuse de tigre. Faute de pouvoir la déchieter avec ses dents, le militant l'abat d'une balle dans la poitrine. Ce meurtre inaugure sa « carrière » de justicier animaliste ; car « le temps de la négociation était révolu. Il fallait militer comme on tue : sans ambages, industriellement ».

Il y a dans ce livre des scènes d'une férocité insoutenable, qui se justifie - c'est du moins le propos de l'auteur - en ce qu'elle est à la mesure de l'urgence face à l'extinction des espèces ; et lorsque le lecteur adhère, cela n'a rien d'innocent. Il détourne les yeux de la page, il voudrait cesser de lire mais il sait qu'il n'en a pas le droit. Avoir le courage de lire - comme avoir eu celui d'écrire, car Camille Brunel depuis la parution de son livre fait l'objet de menaces régulières sur les réseaux sociaux (voir notre entretien à suivre) - est déjà en soi presque un acte militant.

Le roman met en scène(s) la plupart des questionnements soulevés par la pensée antispéciste, et notamment celle du degré de violence légitime qui distingue bestialité et humanité. La violence est-elle davantage chez le braconnier qui tue pour le plaisir, ou chez l'animal qui tue pour se défendre ou se nourrir ? La question de la légitime défense est au cœur de la philosophie animaliste.

Mais la radicalité d'Isaac va au-delà - le choix de la fiction y autorise son auteur - et s'incarne dans un projet presque transhumaniste. Lorsqu'il est invité par son amante et mentor, la professeure Yumiko Ivanovitch, à déclarer la guérilla à l'humanité, « la première et dernière guerre de décolonisation du monde », à « devenir le premier individu à ne vivre que par ça, pour ça. Être cette créature de pure résistance, le chaînon manquant étranger à tous les systèmes », il sait qu'il lui faudra « franchir la barrière des espèces ».

Son nom de famille est à ce titre éloquent : Obermann, surhomme (pour les significations de son prénom, voir l'entretien) ; Isaac peu à peu se fait connaître par la radicalité de ses actions, il devient une figure culte, avec fan clubs, groupies et autres objets à son effigie. Le fait que les personnages, lui le premier, soient très peu incarnés - on n'a jamais accès à leur intériorité, sinon en termes théoriques, lorsqu'ils développent leur pensée - ajoute à cette dimension de dépassement des termes

humains, générant une atmosphère presque fantastique qui joue avec les angoisses du lecteur.

Par ailleurs la métaphore du nazisme, topos familier de la pensée antispéciste, contribue à maintenir le lecteur dans un rapport distancié aux « humains » qui évoluent dans le livre. Elle est omniprésente et fait l'objet d'une discussion entre Isaac et son père, seul personnage un tant soit peu incarné. La comparaison entre camps de concentration et abattoirs se prolonge dans celle entre l'esclavage que les humains s'infligent entre eux et celui en lequel ils tiennent les animaux. L'argument finit par se traduire en actes puisque les « humanistes », triomphant des animalistes, démantèlent le Mémorial de la Shoah aux dernières pages du livre.

Tout ceci se déroule dans un futur très proche, qui fait de *La Guérilla des animaux* davantage un livre contemporain qu'un roman d'anticipation. Le récit commence de nos jours, ou peut-être au début des années 2010 (peu avant la réouverture du zoo de Vincennes), et s'achève en 2045. La projection dans l'« ère de l'Humilité » permet à Camille Brunel d'imaginer un avenir terrifiant mais (car) très plausible : une planète couverte par 10 milliards d'humains, qui ont éliminé la plupart des espèces animales en dépit de l'avènement d'une Constitution animale, et se nourrissent de viande de synthèse en attendant de pouvoir coloniser la lune.

Des mouvements de contre-écologie prennent le pouvoir, la déclaration des animaux domestiques devient obligatoire (idée qui rappelle la nouvelle *Matin brun* de Franck Pavloff et réactive la métaphore nazie)... Les références au réel sont nombreuses, avec des associations comme Sea Shepherd, ALF ou L214, les personnages comme le philosophe Peter Singer (qui dans la fiction reçoit un prix Nobel) ou l'acteur Leonardo DiCaprio (qui soutient la guérilla et se suicide à 68 ans), achevant de souligner le caractère vraisemblable et angoissant de la fiction.

Mais la vertu principale du livre, la hache kafkaïenne qui brise la mer gelée en nous, demeure que sa lecture contribue à nous faire chausser de nouvelles lunettes ; de même que lorsque l'on chausse celles du genre, on découvre l'omniprésence des rapports de domination patriarcale, chausser celles de l'antispécisme fait apparaître toute l'horreur de la situation dans laquelle se trouve la diversité (Brunel utilise quant à lui une autre métaphore, celle des « yeux dans le ventre » : il s'agit de donner à autrui la possibilité d'emprunter un nouveau regard). Cette horreur devient une

colère, active au point d'avoir un impact réel sur la vision du monde des lecteurs, en particulier ceux qui ne sont pas spécialement militants ni connaisseurs des questions antispécistes. C'est l'intérêt militant du livre.

Camille Brunel assume totalement l'idée que la fiction est plus efficace, car plus libre que la démonstration. « Il s'agit de rendre le militantisme plus digeste », explique-t-il dans un entretien à Slate. C'est cependant le propre du roman que d'offrir des figures exemplaires, excessives, au service d'une démonstration, certes, mais aussi de la possibilité d'une prise de distance et d'une adhésion libre. En outre l'accusation possible selon laquelle il s'agirait là d'un essai déguisé en roman est affaiblie par ses qualités littéraires véritables, où la marque de Lautréamont est omniprésente.

Une phrase comme « le soleil et la mort l'avaient un peu vieillie » évoque en outre autant l'alexandrin racinien que le titre d'une pièce de Wajdi Mouawad : certaines pages font d'ailleurs directement référence au deuxième roman du dramaturge libanais, *Anima*, dont Brunel revendique l'influence, et qui constitue pour lui un modèle dans la volonté de redonner la parole aux animaux, de travailler littérairement l'empathie avec eux. Mais là où, pour Mouawad, ce procédé de détour par la parole animale était une manière exemplaire de comprendre l'humain, il témoigne chez Brunel d'un désir de redonner le pouvoir aux animaux.

L'écologie fait sans doute partie des impératifs d'une certaine relève littéraire, dont la radicalité est à rapprocher des mouvements des jeunes pour le climat menés notamment par Greta Thunberg. Il est possible de lire ce premier roman comme l'expression de la colère et de l'angoisse terribles de la génération Y, dont les repères sociaux, familiaux et identitaires ont volé en éclats sous l'effet des transformations sociales et économiques des quarante dernières années. Parmi ces repères, celui de la transcendance n'est pas des moindres.

« L'humain [...] a remplacé Dieu par la certitude que le monde obéit à un ordre qui ne peut pas lui vouloir tant de mal que ça », écrit Camille Brunel dans sa postface à *La Guérilla des animaux*, décrivant l'illusion fondamentale de l'anthropocentrisme et développant la nécessité de la dissiper en réévaluant le rapport de l'humain à l'animal. Ici le rapport à la religion s'actualise dans l'idéalisation du règne animal : celui-ci non seulement représente la seule véritable altérité (celle avec laquelle on ne

peut pas se reproduire), mais surtout il offre - le livre s'achève sur cette idée - la seule spiritualité possible.

ENTRETIEN

« Il y a une véritable révolution copernicienne à opérer »

Mediapart : *Pourquoi écrivez-vous ? Est-ce pour ne pas réaliser vous-même un fantasme que vous faites exécuter par votre personnage ?*

Camille Brunel : Évidemment, je ne partage pas les méthodes extrémistes du héros. Les gens aiment bien me poser la question, ils espèrent peut-être que je vais leur répondre qu'en effet, il y a des gens qui méritent la mort pour ce qu'ils font subir aux animaux. Eux-mêmes me disent parfois partager cette envie. C'est un peu gênant. même si bien sûr ce n'est pas une réelle envie, c'est juste une façon d'exprimer la violence qu'ils ressentent. Dire j'ai envie de tuer, c'est l'expression d'une colère, pas d'une envie. Il me paraît important d'avoir visibilisé cette colère pour être en mesure de la canaliser.

Je vois cette colère comme une centrale d'énergie, une manière de produire de l'électricité pour motiver les gens qui ne sont pas militants et pour que ceux qui le sont se sentent plus droits dans leurs bottes. Pour ma part, je me sentais chargé d'une colère supérieure à la moyenne vis-à-vis de l'injustice faite aux animaux, je me sentais comme une pile de colère, et je voulais la partager, la diffuser, m'en servir pour recharger les gens.

E.F : *D'où vient plus précisément cette colère ?*

J'ai vraiment l'impression qu'on nous a menti, depuis l'école, en prétendant qu'on est le pays des droits de l'homme. Tout ce que l'on nous a toujours fait croire est en train de se déconstruire. On est en train de s'apercevoir que le XXe siècle a été absolument dévastateur sur le plan écologique, que les Trente Glorieuses ont été catastrophiques. Je suis sorti du système scolaire en croyant que l'esclavage et les camps, c'était fini, que c'était une parenthèse de folie dans l'histoire de l'humanité, or des protonazis sont aux portes du pouvoir et on n'a pas la certitude que les démocraties aient la force d'aller contre.

De la même façon, j'ai cru que l'extinction des animaux était près d'être enrayée, quand j'ai commencé à en prendre conscience alors que j'étais très jeune, dans les

années 1990 [Camille Brunel est né en 1986 - ndlr] mais ce n'est pas du tout le cas, au contraire. Je trouve scandaleux que l'on ait ainsi trompé notre génération.

E. F : *La métaphore du nazisme et des camps de concentration tisse tout votre roman. Pour Isaac, il n'y a pas de hiérarchie, et même la barbarie exercée à l'encontre des animaux est plus répréhensible que celle que les humains se font subir entre eux. Peut-on réellement mettre souffrance animale et souffrance humaine sur le même plan ?*

Cette métaphore est un classique des théories antispécistes. C'est un parallèle que j'assume, qu'énormément d'auteurs ont fait d'ailleurs, et notamment Isaac Bashevis Singer qui a donné son nom à mon personnage. Entre parenthèses, ce prénom s'explique pour bien d'autres raisons : le AC final est l'inversion du CA de mon prénom, quant au IS initial il renvoie à Isidore Ducasse - en écrivant ce livre, je songeais à une version contemporaine des Chants de Maldoror, avec cette colère renvoyée aux humains [Camille Brunel est également l'auteur d'une *Vie imaginaire de Lautréamont* publiée chez Gallimard - ndlr].

Par ailleurs, Isaac dans la bible est celui qui est sacrifié à la place de l'animal. Enfin, c'était important que mon héros ait un prénom juif, notamment du fait de ces analogies qu'il fait régulièrement mais que personnellement je ne me permets pas de faire (ou plutôt que je ne me permets plus, car je les faisais souvent quand j'ai commencé à militer).

Je comprends que l'analogie avec la Shoah puisse braquer, mais il faut comprendre que quand on enlève le filtre dont on a besoin pour consommer de la viande sans devenir fou et que l'on regarde l'élevage industriel pour ce qu'il est, quand l'on commence à considérer les animaux non plus comme des choses mais comme des personnes à part entière, similaires aux nourrissons par exemple, l'abomination de l'élevage industriel nous frappe avec tant d'intensité que la seule horreur comparable est celle de la Shoah. C'est le seul exemple à la hauteur de la violence que l'on ressent quand on se prend la réalité une fois pour toutes en pleine figure. Il se trouve par ailleurs que l'analogie peut être défendue plus rationnellement, mais je laisse cela aux théoriciens.

Quant à l'analogie avec l'esclavage, cela peut aussi choquer, notamment certaines personnes racisées. Mais pas toutes, elles sont d'ailleurs nombreuses à revendiquer le

fait de militer au nom de la convergence des luttes. Pour moi, le système est le même : tu ne me ressembles pas, donc j'ai le droit de te traiter différemment de mes semblables. C'est exactement ce qu'il y avait dans la tête des esclavagistes. Ici les victimes sont différentes, mais le système de pensée est identique.

C'est Marguerite Yourcenar qui le dit très bien dans *Les Yeux ouverts* : elle dit - on dirait du Maldoror ! - que vous pouvez avoir des ailes au lieu de bras, des branchies au lieu de poumons, mais que ce n'est pas pour cela qu'il faut dénier votre droit à la vie. Ce n'est pas un prétexte pour qu'on vous traite différemment d'un bipède [voir ici pour l'entretien de Yourcenar avec Matthieu Galey, ou encore ici pour ce que dit Bentham sur le même sujet - ndlr]. Il y a une véritable révolution copernicienne à opérer dans notre système de pensée : en poussant cette logique à l'extrême par le biais de la fiction, il s'agit de faire passer l'intérêt des animaux à se nourrir devant l'intérêt des humains à vivre.

E.F : *Isaac est un personnage un peu désincarné, il y a une distance qui en fait une métaphore, un archétype nouveau, une colère ambulante... D'ailleurs Yumiko lui propose de devenir le militant pur, une sorte de transhumain.*

Le personnage d'Isaac est un peu comme Maldoror, il est avant tout l'expression d'une colère, on ne sait pas réellement ce qui lui passe par la tête. Maldoror va jusqu'à se transformer en animal pour combattre l'humanité. Au départ d'ailleurs il y avait des métamorphoses dans mon livre, toute une partie qui partait dans le fantastique, mais j'ai coupé car il était important de rester dans la réalité.

Mais je ne voulais pas qu'il soit trop crédible non plus, ce n'était pas une étude sociologique du militant type. Ce qui est essentiel, c'est de comprendre que l'on n'a pas besoin d'éprouver de l'empathie envers Isaac, mais envers ses actes ; ou plutôt, que c'est l'empathie envers les animaux qui compte par-dessus tout. Les gens qui n'ont pas lu le livre qualifient Isaac de terroriste, mais ceux qui l'ont lu n'utilisent jamais ce mot. Sans doute parce que moi-même, je ne l'utilise pas.

On reproche aux animalistes d'être violents, comme si la violence que l'on inflige aux animaux n'était pas tout aussi extrême, ou qu'elle comptait pour moins. Si les animaux se révoltaient avec la même violence que celle qu'on leur fait subir, ce serait une véritable guérilla.

E.F : *Votre livre est-il à vos yeux d'abord militant ou d'abord littéraire ? La littérature étant conçue comme l'endroit où l'on pose des questions et non où l'on livre des certitudes, à l'opposé de la pensée militante. Pensez-vous que la littérature soit plus efficace que la théorie ?*

Oui, je le crois sincèrement. J'ai longtemps eu une approche apolitique de la littérature, car j'avais le sentiment de n'y rien comprendre. Je n'y croyais pas, je ne votais que pour les écologistes, le jeu politique ne m'intéressait pas. J'ai beaucoup travaillé sur les dandys à l'université, et mon premier livre porte sur Lautréamont : il n'était pas question de m'engager, même s'il y avait une critique du système scolaire dans ce livre. Mais rapidement cela n'a plus été possible. Quand j'ai commencé l'écriture de *La Guérilla des animaux*, je ne voulais pas écrire de l'extérieur, je ne voulais pas être un écrivain qui écrit sur les militants. C'est donc là que j'ai commencé à militer, et de toutes mes forces, pour aller aussi loin que possible et être au plus près de mon personnage. Au bout d'un moment, le sentiment d'urgence est tel que l'on ne peut plus faire autrement. En revanche, j'ai toujours su que mon expression passerait par l'écriture de romans et non d'essais. Le texte sur Lautréamont lui-même est plus poétique que théorique. Il se trouve par ailleurs que lorsque j'ai fait de la critique de cinéma, notamment sur le site Independencia, j'aimais beaucoup la tendance qui consistait à romancer les articles.

E.F : *Vous êtes très présent sur les réseaux sociaux. Comment s'articulent vos deux vies, celle de militant qui impose de s'exposer publiquement, et celle d'écrivain qui exige une forme de mise en retrait de l'individu ?*

Je ne veux pas me cacher. Je me suis clairement servi du livre pour militer, le militantisme nourrit l'écriture et vice versa. Je veux que le livre soit l'occasion de parler des animaux, pas seulement du livre lui-même. Je voulais faire des rencontres et des conférences pour diffuser la cause. C'est peut-être pour ça que j'ai dû changer d'éditeur...Je reçois beaucoup de menaces sur les réseaux sociaux comme militant, mais ce n'est pas forcément lié au livre. Je pensais que les chasseurs ou les bouchers allaient lire le roman et s'en servir pour me faire passer pour un fou extrémiste, mais apparemment personne ne l'a lu. Sauf un, qui a demandé à ma maison d'édition de me virer.

Emmanuelle Favier

PostapMag, 10 décembre 2018

<https://postapmag.com/librairie/la-guerilla-des-animaux-camille-brunel-almaediteurs/>

C'est un livre qui remue, gifle, enquille les coups de poings et les uppercuts. Cela part de tous les côtés, on se mange les mandales en plein dans la part de vrai, au milieu de la part de fiction, pile dans les actions des hommes, au centre de celles du protagoniste principal. Rien n'est joli là-dedans, rien sinon l'écriture de Camille Brunel, incisive, sans concessions, belle dans la forme et acide dans le fond. Ça prend aux tripes, au cerveau, à la trouille et à la honte.

Sans un futur proche, très proche, trop proche, Isaac, jeune français militant animaliste n'envisage plus qu'une solution. Tous les discours politiques, les organisations, les sociétés protectrices ayant échoué, il décide de transformer sa cause en terrorisme, massacrant les équipages de baleiniers, exécutant les braconniers, exterminant sans pitié autour du monde tous les représentants humains qui, par profit, loisir sadique ou système inique, déciment les animaux. Et il a du boulot. Cruel assassin qui en choisit d'autres pour proies, ce Dexter particulier nous lègue un inconfort. On oscille entre l'effroi et l'effroi, le même en fait, c'est juste le camp qui change. Effroi de ce qu'il fait, de ce que l'humanité a fait, de ce que nous-mêmes sommes capables de faire. Isaac a des émules, son radicalisme s'étend, il tient des conférences et le ton donné devient général. Mais l'Homme demeure ce qu'il est, désespérément, et un combat cruel provoque continuellement le courant adverse, tout aussi répugnant.

Il n'y a dans *La Guérilla des Animaux* aucune issue, à peine quelques respirations. Au-delà de la dystopie sonne un écho coupable, notre horreur participative qui nous regarde dans les yeux. Que l'on soit sensible à la cause animale ou non, cette guerre fait réfléchir à bien plus d'un titre. Un livre écrit comme une urgence, un signal d'alarme qui nous vrille les bides. Coup de poing. Upper-cut. KO.

Marjorie Risacher

Lettres it be, 26 septembre 2018

<https://www.lettres-it-be.fr/interviews-d-auteur/interview-de-camille-brunel/>

“Ouvrir un gouffre chez les gens, et les inciter à regarder dedans”

A l'heure où la question du droit des animaux et du rapport entretenu par l'Homme avec eux est au centre du débat, Camille Brunel débarque en librairie et propose avec *La guérilla des animaux* une réflexion aussi utile que surprenante.

Bonjour et merci de prendre part à cette interview pour Lettres it be. Tout d'abord, une question terriblement basique mais indispensable : qui êtes-vous Camille Brunel ? Que faisiez-vous avant de vous lancer dans l'écriture ?

Avant de me lancer dans l'écriture, je jouais aux Lego... Mais si la question porte sur l'écriture du roman en particulier : j'ai été professeur de lettres en collèges et lycées

Vous arrivez en librairie avec *La guérilla des animaux* en pleine rentrée littéraire. Une pression supplémentaire ?

Au contraire, je crois que c'est mieux. Il me semble plus facile de se faire repérer au moment où tout le monde regarde dans la direction des librairies plutôt qu'à n'importe quel autre moment de l'année. La compétition est rude de toute façon, non ? En dehors de la rentrée j'aurais l'impression de devoir battre des ailes tout seul pour exister. Là, j'ai l'impression qu'il suffit de se laisser porter.

Peut-être quelques mots autour de votre roman pour ceux qui n'auraient pas encore eu la chance de le découvrir ?

C'est un roman d'aventures autour d'un petit Français dégoûté par ce que l'humanité a fait du monde, et qui décide de prendre les armes au nom des animaux. A un moment donné il tombe amoureux, et l'histoire s'articule autour d'un âge d'or militant à la Bonnie & Clyde.

Même s'il s'agit de votre premier roman, *La guérilla des animaux* n'est pas le premier livre que vous publiez. En 2011, vous aviez fait paraître un essai, *Vie imaginaire de Lautréamont* chez Gallimard. Qu'est-ce qui a pu vous pousser du côté du roman ?

Pour tout dire, les deux livres se ressemblent assez. C'est juste qu'ici, j'ai remplacé les recherches historiques, académiques et littéraires par des recherches éthologiques. L'objectif n'étant pas de proposer une lecture d'un auteur qui existe déjà... A moins

de considérer les animaux comme autant d'auteurs évidemment (ce que ne manque pas de faire mon personnage, d'ailleurs).

Vous mêlez dans votre livre une ambiance quasi-dystopique avec un léger brin de folie quant aux différentes aventures que traverse votre personnage page après page. Quels sont les auteurs, les livres qui ont pu vous insuffler ce mélange de gravité et de folie douce ?

Quelque chose me dit que « douce » n'est pas forcément le mot que vous aviez en tête quand vous étiez dans la guérilla, si ? Disons que le dosage subtil entre la sérénité et la panique, entre la consternation et l'espoir, vient certainement d'auteurs qui arrivent à écrire des livres absolument sublimes à partir d'événements absolument abjects. Dans ce domaine mon point de mire est assez clair : Wajdi Mouawad, Albert Cohen, Lautréamont. *Anima, Belle du Seigneur, Les Chants de Maldoror*. Voilà pour le mélange de gravité et de folie douce. Mais ce serait mentir de ne pas citer Stephen King et Michael Crichton, que j'ai énormément lus à une époque (quoique ça fasse bien dix ans que je n'ai plus rien lu d'eux). Avec, comme tout le monde probablement, un soupçon de Victor Hugo (*Les Travailleurs de la Mer*). Et la base, la meilleure d'entre nous : Marguerite Yourcenar (*Mémoires d'Hadrien*).

Même si vous noyez votre propos dans une fiction rondement menée, votre roman porte un message fort. Une volonté de votre part d'utiliser la littérature pour exposer vos engagements personnels ?

Oui, totalement. Le problème du militantisme officiel est qu'il doit rester raisonnable, accessible. Déjà qu'on se ramène avec un dossier sous le bras, il faut faire en sorte de le donner poliment. Or j'ai un peu de mal avec la politesse, comme avec les dossiers. La fiction offre deux avantages : le premier, de me laisser m'exprimer comme je veux, avec les images que je veux, aussi fortes ou abracadabrantes soient-elles (et ça défoule) ; le second de dédramatiser le discours engagé, qui devient un outil littéraire en même temps que la littérature devient un outil militant. Surtout, je ne veux pas passer pour celui qui a les solutions. Juste ouvrir un gouffre chez les gens, et les inciter à regarder dedans.

A ce titre, le personnage de votre livre Isaac voit son engagement propre être poussé au maximum, jusqu'à souhaiter l'extinction de

l'humain sur Terre. Un reflet de votre pensée personnelle ? Une exagération appuyée pour montrer les limites d'un tel engagement ?

Oui, totalement. Le problème du militantisme officiel est qu'il doit rester raisonnable, accessible. Déjà qu'on se ramène avec un dossier sous le bras, il faut faire en sorte de le donner poliment. Or j'ai un peu de mal avec la politesse, comme avec les dossiers. La fiction offre deux avantages : le premier, de me laisser m'exprimer comme je veux, avec les images que je veux, aussi fortes ou abracadabrantes soient-elles (et ça défoule) ; le second de dédramatiser le discours engagé, qui devient un outil littéraire en même temps que la littérature devient un outil militant. Surtout, je ne veux pas passer pour celui qui a les solutions. Juste ouvrir un gouffre chez les gens, et les inciter à regarder dedans.

A ce titre, le personnage de votre livre Isaac voit son engagement propre être poussé au maximum, jusqu'à souhaiter l'extinction de l'humain sur Terre. Un reflet de votre pensée personnelle ? Une exagération appuyée pour montrer les limites d'un tel engagement ?

Isaac n'est jamais extinctionniste, attention... Il veut juste réduire drastiquement la quantité d'humains dans les parages. A commencer par ceux qui butent des animaux. Mais peu importe, l'objectif est le même : montrer que l'action violente apaise la colère momentanément, mais conduit au désastre sur le long terme. Oui. Ma pensée personnelle, à ce sujet n'est pas très complexe : si on pouvait arrêter d'encourager les familles nombreuses... C'est bien vu ou non le malthusianisme ? Je ne sais jamais.

On vous sait, en-dehors de votre vie d'auteur, militant pour la cause animale et vegan. A travers votre livre, espérez-vous une certaine prise de conscience chez vos lecteurs qui ne seraient pas encore engagés de la même manière que vous ?

Oui, bien sûr. De nombreuses critiques l'ont très bien noté, même si je n'en avais pas forcément conscience en écrivant : le livre permet d'entrer dans la tête de ces gens qui se recouvrent de sang place de la République pour dénoncer l'industrie de la viande, ou comparent les abattoirs aux camps d'extermination. On en fait ce qu'on veut, évidemment, mais l'idée est d'exposer, de façon un peu poétique, la succession de chocs émotionnels et rationnels qui peuvent conduire à se soulever radicalement contre la domination humaine sur les animaux telle qu'elle s'exerce partout

aujourd'hui. La sixième extinction de masse, par exemple, prend chez la plupart d'entre nous la forme d'articles éparpillés ici et là, dans Internet, les magazines et la télévision. Entre chaque mauvaise nouvelle, on recommence à vivre. Entre chaque bonne nouvelle aussi : je veux parler de toutes les découvertes effectuées dans le domaine de la cognition animale. Le livre assemble tout ça, bonnes et mauvaises nouvelles, cause des animaux de rente et cause des animaux sauvages, dans l'espoir d'y donner suffisamment de poids pour marquer les mémoires et suggérer une nouvelle façon de regarder le monde. Je ne dis pas qu'il faut que tout le monde ait la même, hein ! Juste que celle-ci devienne l'un des ingrédients de celle des autres.

Déjà une idée pour votre prochain livre ?

Oui. Je pense que je vais rester sur quelque chose d'extrêmement foisonnant en termes de faune. Mais aller vers le fantastique. On verra bien, ce sera peut-être nul !

Passons maintenant à des questions un peu plus légères pour en savoir plus sur Camille Brunel l'homme et Camille Brunel l'auteur : Le livre à emporter sur une île un peu déserte ?

Alors -je dirais bien *Belle du Seigneur* (j'aime beaucoup Yourcenar, mais le Cohen est plus épais, donc quitte à s'occuper en attendant les secours...).

Le film que vous pourriez regarder tous les jours ?

Impossible de choisir : *Jurassic Park*, *L'Odyssée de Pi*, *Pacific Rim*. Je pourrais regarder les trois tous les jours.

Le livre que vous aimez en secret ?

Le fait est que j'ai constamment sous la main le guide Lonely Planet du monde. C'est le livre qui me manque le plus quand je ne l'ai pas dans mes valises. Je dis ça mais je l'emporte partout (et pourtant il est assez lourd).

L'auteur avec qui vous voudriez discuter autour d'une bière ?

J'adorerais voyager dans le temps et partager une bière avec Yourcenar sur son île dans le Maine. De façon (légèrement) plus réaliste, je trinquerais volontiers avec JK Rowling. Et si elle n'a pas le temps, alors Diana Gabaldon (qui a écrit *Outlander*). On causerait construction de l'intrigue. J'ai beaucoup à apprendre dans ce domaine.

L'auteur que vous n'auriez pas aimé être ?

Bukowski. Il avait l'air d'avoir une haleine terrible.

Vous ne devez écouter plus qu'une seule musique. Laquelle ?

Probablement de la musique médiévale. Sur le premier plan de *Kingdom of Heaven* de Ridley Scott on entend une version orchestrale d'une chanson avec seulement deux guitares et un tambourin. C'est sur YouTube, ça s'appelle « France 1184 ». Ça dure deux minutes mais je pourrais l'écouter trois jours sans m'en rendre compte. Je l'ai mise en commençant à vous répondre il y a une heure, d'ailleurs.

Votre passion un peu honteuse ?

La musique de Hans Zimmer (la BO d'*Hannibal* était dans le top-3 de la question précédente, celle de *Man of Steel* dans le top-5, celle de *The Dark Knight* dans le top-10).

Le livre que vous auriez aimé écrire ?

L'anthologie d'éthique animale de Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer (je sais, je triche).

Le livre que vous offririez à un inconnu / une inconnue ?

Zoopolis, de Sue Donaldson & Will Kymlicka.

La première mesure du Président Brunel ?

Finis les abattoirs ! Finie la pêche ! Finie la chasse ! La France et ses eaux territoriales : sanctuaires pour animaux. Reforestation massive, révolution écologique, et transition alimentaire. Ça ferait de belles affiches électorales, non ?

Ma collection de livres, 25 septembre 2018

<https://collectiondelivres.wordpress.com/2018/09/25/la-guerilla-des-animaux/>

Disons d'emblée, ce roman ne va pas tarder à vous mettre mal à l'aise, que vous soyez un ardent défenseur de la cause animale ou non. Nous projetant dans un avenir proche, il s'ouvre sur une scène choc: venant d'assister au massacre d'un tigre par des braconniers dans le dans le parc de Ranthambore en Inde, Isaac Obermann prend son fusil et perfore « le thorax de la chasseuse en un premier coup de feu qui excita les chauves-souris. Le temps que le second chasseur comprenne ce qui venait de se passer, il était touché aussi; que le troisième comprenne ce qui venait de se passer et saisisse son fusil, son corps s'effondrait sur celui du tigre... »

Assassiner ainsi de sang-froid des assassins d'animaux, ce n'est que justice pour ce militant qui fait le constat que toutes les actions politiques menées jusque-là ont été vaines, que les espèces animales sauvages continuent de s'éteindre, que les abattoirs continuent à tourner à plein régime. Et qu'il convient dès lors de tuer les tueurs partout où ils sévissent.

La croisade meurtrière qu'il entame va le mener sur tous les continents. Avec les Sea Shepherd il va s'attaquer à un baleinier japonais sur une île d'Alaska et parviendra à s'enfuir après avoir tué tout l'équipage. Et même s'il ne fait pas des émules partout sur la planète, son discours commence à être entendu. On l'invite à Paris pour une première conférence. Il trouve des soutiens financiers - on murmure même que Hollywood serait derrière les millions qui se déversent - et poursuit sa guerre en Afrique, en Asie, en Europe. Il se radicalise de plus en plus, entraînant avec lui des idéalistes illuminés - Polly, sa compagne du moment, ne va pas hésiter à se sacrifier elle-même - et creuse le fossé avec les «raisonnables», parmi lesquels son père qui ne veut pas croire que son fils soit devenu un assassin. Leur ultime rendez-vous sera l'occasion de dire clairement les choses: « On a trop longtemps considéré que les crimes contre l'humanité ne visaient que les humains, alors que les massacres de loups, de bovins, de baleines, constituent des crimes contre l'humanité aussi - ce sont des portraits d'homo sapiens en trou béant, sans regard, l'âme crénelée tout juste bonne à égorger ce qu'elle rencontre. Je l'attaquerai sans relâche. On ne m'aimera pas. Tu ne m'aimeras plus. Je ne vais pas me tuer, mais ma vie est finie. Voilà, c'est ce que je suis venu te dire. »

À Brasilia, à l'occasion d'une nouvelle conférence, il va réussir à faire bouger les lignes. Puis tout va s'emballer jusqu'à devenir totalement incontrôlable. Le roman devient alors une dystopie qui, aux alentours de 2045, va déboucher sur une terrible catastrophe.

Camille Brunel a le mérite, au moment où chacun prend conscience que les promesses des sommets pour la planète restent des vœux pieux, de réveiller les consciences et de poser les questions qui dérangent. Mais son combat n'est-il pas perdu? Le pessimisme du capitaine du bateau qui le conduit en Alaska ne serait-il pas un douloureux réalisme: « Ne répète à personne ce que je vais te dire, mais écoute-le bien: la vie sauvage n'est pas en train de s'éteindre, elle est éteinte. Il y a deux cents

ans, la biomasse de la Terre était majoritairement constituée de vie sauvage. Bisons plein le Midwest, phoques sur le littoral français, oiseaux dans les villages de Bali... Cette vie sauvage constitue désormais l'exception. On ne se bat plus pour la restaurer - pour ça il faudrait des siècles, et des forces telles qu'elles ne sauraient dépendre de notre piètre désir de bipèdes - mais pour en retarder l'extinction. À l'échelle de la vie sur Terre, c'est comme si l'espèce humaine était déjà seule, et les forêts toutes mortes. Dans une cinquantaine d'années, maximum, ce sera officiel. » Voilà en tout cas un roman qui résonne comme un signal d'alarme strident.

Henri-Charles Dalhem

Les lectures du mouton, 1^{er} septembre 2019

<http://www.leslecturesdumouton.com/archives/2018/08/31/36642546.html>

Je vous préviens tout de suite, ce roman ne fait pas dans la demi-mesure. Il va vous prendre, vous bousculer et vous laisser coi avant d'adorer ou de détester. Ce roman, c'est tout ou rien : on adhère ou pas. Mais, quel que soit l'avis qu'on a, il a le mérite d'oser, de sortir des sentiers battus et d'inviter à la réflexion. Il mérite ainsi grandement d'être lu. Je ne suis pas surprise qu'Alma éditeur ait publié ce roman militant puisqu'ils ont déjà publié sur ce sujet sans se soucier du qu'en-dira-t-on à l'instar du *Manifeste animaliste* de Corine Pelluchon.

Venons à l'histoire. Nous suivons Isaac de nos jours à un futur pas si éloigné (années 2040/2050) dans son combat pour la cause animale. Jusqu'à là rien de bien nouveau puisque l'antispécisme prend de plus en plus d'ampleur aujourd'hui et il suffit d'aller sur les réseaux sociaux pour mesurer les combats virulents entre végétariens et carnistes. Le sujet cristallise les tensions. Mais, Isaac va bien plus loin que les associations de défense, il n'hésite pas à tuer des humains pour sauver les animaux. Après tout, l'homme effectue un génocide du monde animal... Seul puis soutenu, il arpente le globe pour tenter de sauver les animaux en voie d'extinction, tout en multipliant les exécutions. Les mentalités finissent par changer un peu mais l'Homme est-il vraiment prêt à abandonner son statut de dominant et prédateur à long terme ?

J'ai refermé ce livre complètement sonnée et avec un sacré bourdon. Il nous montre le caractère désenchanté de notre monde mais surtout notre avidité et notre absence de prise de conscience qui aboutissent à une radicalité inéluctable des positions. Ce roman n'est cependant pas un pamphlet, il est surtout un cri, une bouteille jetée à la mer dans l'espoir de...

Virginie Vertigo

Vegactu, 21 août 2018

www.vegactu.com/actualite/interview-camille-brunel-guerilla-animaux-27546/

« Le problème des carnistes, c'est qu'ils sont contents »

Alors que son dernier ouvrage *La Guérilla des animaux* vient de paraître, Camille Brunel se confie à Vegactu. De son parcours à la genèse du livre, découvrons un portrait intime de cet auteur atypique passionné de cinéma.

Peux-tu nous présenter ton parcours de végane ?

Mon parcours de végane... Dit comme ça, c'est un peu vertigineux : j'ai l'impression d'un truc qui était là depuis le début et que j'aurai mis 32 ans à accomplir. Mais pourquoi pas. Disons que ça commence sûrement dans les zoos, quand je suis très jeune. Vingt ans de documentaires animaliers et de MacDo plus tard, je tombe sur le bouquin de Jonathan Safran Foer, *Faut-il manger les animaux*, je l'achète, je le range soigneusement, sans le lire. Je rencontre une végétarienne, je tombe amoureux, je fais l'effort de lire le bouquin, et j'arrête la viande dans la foulée, le 3 janvier 2014. Pour des raisons écologiques, donc, puisque le livre insiste là-dessus. Très vite cependant, avec la découverte des *Cahiers Antispécistes*, la dimension éthique du végétarisme prend le dessus : je milite et milite, mon amoureuse devient végane. Je la suis, sans trop savoir exactement à quel moment j'arrête pour de bon de me sentir concerné par les options seulement végétariennes au resto... Il y avait toujours eu Thoreau & Yourcenar dans un coin de ma tête, mais je me mets à lire Singer, Baratay, de Waal, Burgat, Chauvet, et *Zoopolis* surtout, l'épiphanie.

Maintenant l'amoureuse n'est plus là mais je suis resté végane, ouf ! Ça n'était donc pas qu'une histoire de fille.

La genèse du livre : autour de quelles idées, quels concepts, quelles interrogations s'est bâti ce roman ?

Ce roman s'est bâti autour du concept de buter les méchants de façon totalement décomplexée, comme dans *Inglourious Basterds* ou *Django Unchained*. Mais le tout dans un cadre extrêmement outré et mis en scène, qui souligne la dimension fantasmatique des passages d'expansion agressive - qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir voulu fournir un manuel, quoi.

L'interrogation fondamentale, c'est donc de savoir ce qu'on fait de la violence. Parce qu'elle est omniprésente, en nous comme dans le monde qui nous entoure. Les animaux, surtout, se la prennent en pleine face et partout sur Terre, industriellement, quotidiennement et légalement. Et on demande aux animalistes de rester zen face à ça, de militer à la cool sous peine de discréditer le mouvement. Je me suis un peu inspiré de la bio de Gandhi, tenez (ça explique en partie l'importance de l'Afrique du Sud et de l'Inde dans le bouquin).

L'idée est donc la suivante : la violence faite aux animaux doit se traduire en violence symbolique, faite à soi-même - puisqu'il s'agit de faire le sacrifice de qui on était avant, de ce qu'on mangeait avant, de manger végétarien, puis végane. Symboliquement c'est pas rien ; ça remet en jeu notre chair même, c'est changer la recette de la vie qui est la nôtre. Donc mon bouquin est gorgé de violence physique fictive : pour mettre en perspective, d'un côté, la violence physique réelle exercée sur les animaux ; et de l'autre, pour relativiser la violence symbolique du changement de régime qui s'impose aujourd'hui - qui n'a donc, finalement, rien de si terrible comparé à tout ce bazar.

J'ai aussi voulu faire sentir, vraiment sentir, ce que serait le monde si les animaux disparaissaient. Ce que ça nous ferait à nous en tant que civilisation, psychologiquement. Et qui est, selon moi, pas grand-chose au fond, parce qu'on est une espèce de cafards, on s'adapte à tout ; on accepte tout une fois qu'on est persuadés de ne pas avoir le choix. Ça aussi, c'est assez violent.

J'ai lu *Les Racines du Ciel* de Romain Gary en 2012, juste après avoir sorti mon premier bouquin sur Lautréamont : je voulais voir si ça valait le coup d'écrire un

roman sur des chasseurs de braconniers, ou si ça avait vraiment déjà été fait. J'ai adoré le bouquin de Gary évidemment, mais j'ai été assez frustré : les animaux y sont totalement absents, ou presque. Un âne là, deux éléphants ici, mais à peine regardés. C'est un livre sur des humains qui parlent. Ils parlent d'animaux, ok, mais à l'image, il n'y a que des humains. Donc j'ai commencé à écrire en 2012. La première version complète date de fin 2014. Et après je l'ai retravaillée. Pendant quatre ans !

Quelles sont les principales différences entre Isaac Obermann et toi ?

La principale différence entre Isaac Obermann et moi est que mon père ne m'a jamais loué d'appartement rue Oberkampf. ...Accessoirement, je ne pense pas, contrairement à lui, que l'ultraviolence soit la solution au problème de l'ultraviolence dans les abattoirs. Ceci étant dit, je partage sa stratégie de base : faire déprimer les gens. Le problème des carnistes, c'est qu'ils sont contents quand ils mangent des animaux. Alors que franchement il n'y a pas de quoi.

Une question qui vient spontanément à l'esprit en te lisant : es-tu plutôt optimiste ou pessimiste quant à l'avenir de la cause animale ?

Je suis optimiste parce que quand on dit aux gens qu'on est pessimiste, on leur sape le moral. Or moi ce sont les carnistes que je veux faire déprimer, pas les animalistes. Je suis aussi optimiste parce que la réalité est un phénomène tellement aléatoire qu'il y a vraiment une chance sur deux pour qu'on finisse par avoir raison rien qu'en ayant été optimiste au hasard. Et optimiste enfin parce que c'est plus agréable. C'est suffisamment difficile comme ça de se dire qu'on vit dans un monde répugnant avec des abattoirs tous les 50km et des espèces entières qui disparaissent à tour de bras - sans parler du sort réservé aux humains évidemment, mais ça au moins c'est une indignité qu'on nous a appris à combattre, et une indignation qu'on n'a pas l'impression d'éprouver dans le vide. Enfin voilà, si par-dessus le marché il faut - arbitrairement - se mettre dans le cerveau que ça ne s'arrêtera jamais, autant tout brûler tout de suite. Bon, c'est ce qui se passe dans le bouquin. Mais comme j'ai dit : ce n'est pas un manuel.

Qui sont Padmé et Macha, à qui l'ouvrage est dédié ?

Padmé c'est ma chatte adoptive, née le 20 février 2017. Macha, c'était la chatte de l'amoureuse de la question 1 ; elle était devenue la tantine de Padmé quand elles ont vécu ensemble, pendant quelques mois. Elles étaient heureuses, alors ça valait le

coup de les réunir une fois pour toutes. Et puis j'ai vraiment écrit le livre pour elles, pour ce qu'elles incarnent dans ma vie : les animaux.

Espères-tu avoir un effet, via ce roman, sur les lecteurs véganes ? Et non véganes ?

Oui, j'aimerais que chacun.e y puise ce dont il ou elle a besoin : de la colère, de l'espoir, de l'énergie, des idées, n'importe quoi. Open bar. Servez-vous. Quant aux non-véganes, si on parle des végétarien.ne.s, j'espère que ça leur donnera l'énergie de se dire que le fromage non plus ce n'est pas fondamental, et que c'est absurde de vouloir garder le fromage dans sa vie alors qu'on est en train de perdre les abeilles, les ours polaires et les hirondelles. Ça a un côté dérisoire, non ? Même si bon, arrêter la viande et le poisson est déjà un pas immense - parce que socialement, c'est le pas qui coûte le plus. Quant aux gens qui mangent encore des animaux, ma foi, j'espère que ça leur donnera l'énergie de se dire que c'est absurde de vouloir garder la viande et le poisson dans sa vie, alors qu'on est en train de perdre les éléphants, les lynx et les baleines bleues.

Playlist, le 16 août 2018

Le monde perdu

C'est un lieu commun vieux comme le monde : écrire un premier roman, c'est forcément y mettre beaucoup de soi, parce qu'on a beaucoup à dire et que, consciemment ou non, on ignore si on aura de nouveau la chance de voir ses écrits publiés. Dans le cas de Camille Brunel, c'est sans doute encore plus vrai que la moyenne : toute personne ayant un tant soit peu côtoyé l'auteur de *La Guérilla des animaux* dans la vraie vie ou sur les réseaux sociaux pourra certifier de l'infinie cohérence qu'il y a entre la personnalité de l'écrivain et celle de tout son livre. Voilà un premier roman brillant, érudit, engagé, enragé, d'une assurance que l'on pourra éventuellement interpréter comme de l'arrogance. Il est vrai que Brunel maîtrise tellement son sujet, sur lequel il disserte çà et là de façon quotidienne et depuis tant d'années, que le ton est parfois proche du péremptoire. Mais comment éviter cela lorsqu'à l'expertise s'ajoute un vrai talent d'écriture.

D'une dureté à couper le souffle, ce qui n'a rien à voir avec de la sécheresse de cœur

Chez Camille Brunel, les mots sont parfois d'une dureté à couper le souffle, ce qui n'a rien à voir avec de la sécheresse de cœur. Spécialiste des questions animales (antispécisme, préservation de la diversité), le romancier déplace simplement le curseur. C'est même l'une des principales lignes directrices de *La Guérilla des animaux*, dont le héros, Isaac, n'attache pas plus d'importance à ses congénères qu'aux êtres vivants non humains. D'où sa profonde détestation, parfois, de cette fabrique à malheur qu'est souvent l'espèce humaine. Cela ne signifie pas pour autant qu'Isaac aime profondément et individuellement chaque être présent sur Terre : c'est juste que sa définition du libertarisme n'englobe pas que les hommes et les femmes. La réflexion sur le devenir de la population terrestre (ce qui n'englobe pas que l'Humanité), et sur la nécessité éventuelle d'en terminer avec l'espèce humaine pour permettre la survie de tout le reste, est sidérante. Probablement parce que sa démonstration d'un jusqu'au boutisme assumé est assurée avec un flegme impressionnant.

Dans les faits, *La Guérilla des animaux* ressemble à une épopée intime et cosmopolite sur les traces d'un homme décidant de tout donner pour la cause animale. Le roman impressionne parce que, en 270 pages, il donne l'impression d'en dire plus que bien des pavés vaguement écolos et que toute une génération de films catastrophes. Dans ses écrits sur le cinéma, Camille Brunel s'est souvent distingué par cette façon reconnaissable entre mille d'utiliser nombre de films (du plus gros blockbuster à l'oeuvre la plus intimiste) pour servir son propos radicalement (?) antispéciste (outre le roman, on vous conseille sa série d'articles "Les Animaux du café"). Cette façon de piocher avidement dans la culture populaire (de *Jurassic World*, qu'il adore, à *Okja*, qu'il aime beaucoup moins) se ressent pleinement à chaque page de sa *Guérilla* : s'y télescopent le souffle de l'épique et les souffrances de l'éthique.

Il y a de l'orgueil et de l'ego dans *La Guérilla des animaux*, mais l'égoïsme n'est pourtant pas de mise. Du parc indien de Ranthambore à un campement au Swaziland, Isaac sillonne le monde pour libérer des animaux, observer la faune, éduquer les humains. C'est un héros absolu, tragique et superbe, quasiment un être providentiel, ce qui fait de lui la grande attraction du roman et en même temps son principal défaut : qu'il prenne des décisions délicates sur le plan existentiel ou qu'il

vive des drames personnels absolument terribles, Isaac semble sans failles. La fameuse dureté du militant, qui doute parfois en coulisses mais n'expose que ses certitudes, mâchoire

serrée, lorsqu'il se trouve en public. Il y a de l'orgueil et de l'ego dans *La Guérilla des animaux*, mais l'égoïsme n'est pourtant pas de mise, comme en témoignent par exemple ces chapitres rédigés à la première personne et adaptant le point de vue de quelques animaux. Des passages somptueux, qui évitent l'anthropomorphisme : tel un Docteur Dolittle, Camille Brunel semble quasiment capable d'entendre distinctement les réflexions et les interrogations des animaux.

Crépusculaire, *La Guérilla des animaux* observe avec précision et émotion la fin d'une ère, s'interroge sur la nature des armes à utiliser pour mener les combats présents et futurs, dessine avec singularité la trajectoire d'un personnage prêt à tous les sacrifices, et c'est déjà gigantesque. Et tant pis si ni l'auteur ni le personnage principal ne se mettent pas tout à fait à nu, se voyant plus comme des porte-parole de leur cause que comme des êtres de chair et de sang.

Thomas Messias

Mots pour mots, 16 août 2018

<http://www.motspourmots.fr/2018/08/la-guerilla-des-animaux-camille-brunel.htm>

Voici un premier roman qui ne craint pas de mettre les pieds dans le plat et j'avoue que ça me plaît ! Au diable la tiédeur et la recherche de consensus. Trop souvent, les discours sensés ne débouchent sur aucune décision ni aucun acte, on en a des exemples tous les jours. Quand il s'agit d'environnement, d'écologie, de protection de la nature... on a l'impression d'entendre les petites voix intérieures des décideurs murmurer "cause toujours, tu m'intéresse", face aux mises en garde de plus en plus pressantes des scientifiques et autres organismes inquiets de la vitesse à laquelle l'humanité semble scier la branche sur laquelle elle est assise.

C'est donc le moment que choisit le romancier pour entrer en scène et nous conter les aventures d'Isaac Oberman, militant engagé pour la défense de la planète contre son ennemi le plus farouche : l'homme. Une croisade qui passe avant tout par la défense

de la cause animale, première victime des campagnes d'extermination orchestrées par les hommes. Et nous voilà donc embarqués aux quatre coins du monde, aux côtés du militant qui se radicalise de plus en plus face à la surdité et à la cécité des individus, sponsorisé par une mystérieuse organisation qui médiatise ses actions. D'Inde en Alaska en passant par les grands parcs africains, une véritable course contre la montre est enclenchée pour tenter de sauver des espèces en voie d'extinction sous la persécution méthodique de l'homme tout puissant. Perdu d'avance ?

"Papa, que le vieux l'emporte à la fin du *Vieil homme et la mer* est une tragédie, sais-tu seulement combien d'espérons H restent sur Terre ? Et combien de vieux ? Je serai toujours du côté du harponné et je ne veux pas seulement retrouver ma liberté : je veux attirer le vieil homme dans l'eau, lui percer l'estomac et l'abandonner aux requins - servir de nourriture sera probablement ce qu'il aura fait de plus sain dans sa vie ».

Ah je vous avais prévenu, pas de tiédeur. Ceci dit, Camille Brunei prend soin de nous livrer un roman d'anticipation qui déroule nos trente ou quarante prochaines années. Il est donc encore temps pour nous... A travers le personnage d'Isaac et son évolution, l'auteur interroge la notion d'engagement et surtout des moyens que l'on s'autorise à employer à partir du moment où l'on est convaincu d'œuvrer pour le bien de l'humanité. Comment passe-t-on du discours aux armes ? Comment en arrive-t-on à justifier la violence, celle-là même que l'on combat lorsqu'elle est tournée vers les espèces que l'on veut défendre ? Au-delà des théories antispécistes qui trouvent ici un porte-parole plus que passionné, c'est du prix que nous accordons à la vie dont il est question. Et notre tendance à penser que certaines existences ont plus de valeur que d'autres.

On pourra qualifier ce roman de militant. On pourra trouver que le trait est trop forcé, notamment à la fin. Personnellement, je suis ravie de découvrir un romancier qui s'engage et provoque. Il y a beaucoup trop de choses sur cette terre dont nous ne sommes pas conscients ou pour lesquelles nous ne jugeons ni utile ni urgent de nous mobiliser. Si un roman peut ouvrir une brèche, si quelques phrases peuvent secouer certaines consciences, ma foi, on n'aura pas tout perdu.

Nicole Grundlinger

Vegactu, 16 août 2018

<https://www.vegactu.com/actualite/la-guerilla-des-animaux-le-roman-coup-de-poin-g-de-la-prochaine-rentree-litteraire-27466/>

L'histoire d'un monde qui ressemble si fort au nôtre - le nôtre, maintenant puis dans un futur proche. Un monde où "les humains les plus haïssables et les plus cruels avaient tous le droit de vivre alors que les animaux, même les plus adorables et les plus inoffensifs, pouvaient être tués sans que cela ne soit un crime." Un monde où "l'activisme écologique est un art. Celui de ne pas finir marginalisé". Où "le Sierra Club, Greenpeace, le WWF ont décidé de fuir ce ridicule en jouant le jeu adulte de la pub et du marketing."

C'est un roman dans la lignée des œuvres les plus noires de René Barjavel : ce monde ravagé par l'hubris des humains, qui préfèrent chercher le vaccin universel plutôt que de se passer de la chimie, qui continuent à nier envers et contre tout la sentience animale, rappelle des livres comme *Ravage* ou *Une Rose au paradis* - mais en version moderne, animaliste et bien sûr dénuée de tout sexisme.

Au-delà des comparaisons, l'auteur a trouvé son propre style, son propre rythme, et il est de toute façon avec Vincent Message à peu près le seul romancier à délivrer un message animaliste. Avec grand talent.

Bon, mais de quoi parle-t-on ? D'Isaac Obermann, jeune vegan parisien, possible alter ego de l'auteur dans un monde parallèle. A la question "Pourquoi aimez-vous les animaux ?", Isaac répond ce que nous devrions tous nous rappeler de répondre : je n'aime pas les animaux, bon sang, je m'occupe d'eux, je m'occupe de justice à leur égard.

Isaac, donc, s'occupe des animaux. Et fait le constat suivant : l'activisme, c'était mignon au XXe siècle. Le XXIe a besoin de quelque chose d'un peu plus efficace. Et ce quelque chose prendra la forme de la guérilla évoquée dans le titre. Une guérilla froide, raisonnée, bâtie sur la logique la plus pure, sur le constat le plus accablant : l'humanité a eu sa chance et l'a laissée passer. Une guérilla peut-être inspirée par un

fait réel : la *licence to kill* des gardiens du parc tanzanien en 2013, gardiens qui ont eu le droit durant une courte période d'abattre les braconniers. Lorsque cette mesure a été interdite, soixante éléphants ont été braconnés en deux mois à peine...

Isaac explique « J'ai toujours cru à l'agression pour susciter l'altruisme. On ne fait vraiment attention aux autres que lorsqu'on souffre. » Dans une situation aussi sombre que la nôtre, il faut des extrémistes pour reprendre espoir. Les gens rationnels, les gens sages, admettent que tout est foutu.

La Guérilla des animaux nous donne à voir une humanité sans scrupules et sans morale, gênée aux entournures par sa culpabilité envers les animaux, mais surentraînée à la mettre de côté et à l'enfourir sous ses désirs capitalistes ou narcissiques. L'humanité que chaque vegan rencontre aujourd'hui dès qu'il tourne la tête, sort de chez lui, ouvre internet.

Ce que nous avons apprécié, dans *La Guérilla des animaux*, c'est son ancrage hyperréaliste dans les mouvements de pensée qui agitent la cause animale et/ou la scène écologiste depuis peu. Les questionnements sur la prédation et avec eux le mouvement RWAS s'aperçoivent en filigrane. L'impératif d'une décroissance volontaire est aussi explicitée « Nous nous efforçons d'aider les plus pauvres à être plus riches, mais cette richesse est polluante. Destructrice et meurtrière pour les animaux. Il faudrait inventer une nouvelle humanité idéale, une nouvelle richesse non destructrice, non meurtrière. Mais nous en sommes encore à essayer de rafistoler l'ancienne, la destructrice, la meurtrière ».

Dans ce roman noir, reflet du monde contemporain et pronostic de celui de demain, on trouve aussi une ode à la beauté animale. Le héros, pour la lectrice ou le lecteur, est un chevalier ambivalent, arme à la main et âme d'enfant perdu, rêvant d' « un océan fourmillant de vie, vaste orgue où chaque animal qui montait respirer venait souffler sa note ».

Tout ceci, pour vous donner envie de vous procurer, de lire, méditer et assimiler ce roman complexe et foisonnant, qui vous laisse avec de nombreuses interrogations tout à fait personnelles une fois la dernière page refermée.

Lily Gondwana